

Annecienne a joyeusement plongé dans l'horreur économique. À 24 ans, elle est partie à New York fonder sa boîte. De son aventure - qui dit les "illusions perdues" de toute une génération - la trentenaire tire aujourd'hui un livre tonique et remarqué.

Avant que sa jeunesse s'use, l'Annécienne pur jus a voulu croquer la "Grosse Pomme". Lorsqu'elle s'installe à New York, à la fin du siècle dernier, Flore Vasseur a 24 ans. Blonde et fauchée comme les blés. Ce départ n'est pas une fuite : "Je garde un souvenir lumineux de mon enfance en Haute-Savoie, un attachement indéfectible à mes montagnes". Elle a grandi ici, gentiment, entre ses deux parents divorcés, l'un et l'autre médecin.

Mais la vieille Europe ronronne, confort douillet et sans surprise. La jeune fille rêve d'autre chose : "Je suis partie chercher les promesses de l'aube". Là-bas, où le e-business explose, son cœur battra plus fort. Quant à l'estomac : "Finalement, j'ai toujours eu faim. Dans les frigos de la France, tout me paraît figé dans le formol. A New York, ils sont à double porte". Ah, le bel appétit ! Mais la solitude et l'égoïsme ambiant seront moins faciles à digérer.

De sa plongée brutale dans l'horreur économique, la trentenaire tire aujourd'hui quelques leçons... et un récit vif-argent célébré par la critique. Plus proche d'un solo de Jimi Hendrix que des "pavés" féministes jadis lancés par Simone de Beauvoir. Son petit livre bleu - *Une fille dans la ville* - remue la rentrée littéraire. C'est le carnet de bord d'une *yuppie* revenue de tout. Elle sait, désormais, que le bonheur ne sera jamais coté en bourse. On la retrouve, fraîche et joyeuse, sur les quais de la Gare de Lyon. Ni pleurni-

cheuse, ni aigrie. Son long séjour dans les entrailles du Leviathan capitaliste ne l'a donc pas abîmée. Elle en ressort secouée mais indemne, tel Jonas reconstruit par la baleine. Son roman y est pour beaucoup : "Au début, j'étais un peu déprimée, puis je me suis mise à écrire..."

"Mes dents se sont allongées, j'ai perdu mes joues d'enfant"

À Annecy, en quelques mois, elle a accouché dans l'urgence de sa propre histoire. Ouverture en fanfare : "J'ai été un espoir du snowboard français. Ce sport attirait tous les ratés du ski alpin. Je cognais les piquets, coupais la neige... À l'avant-dernière porte, je chutais. Il m'a fallu choisir un autre terrain de jeu".

Ce sera Sciences-Po à Grenoble puis l'admission à HEC : "Là, franchement, ce fut un miracle. J'ai fait une

vacances j'ai aimé ça à marcher. Ils ont tous rigolé. N'empêche, dans cette école, j'ai toujours eu l'impression d'être une imposture".

"S'arrêter, c'est commencer à vivre"

Son premier emploi la propulse directement au sein d'un groupe de luxe international. La voilà lancée sur le tapis rouge, au sommet du CAC 40. Extase de l'ego : "Mes dents se sont allongées, mon regard durci, je parle vite, j'ai perdu mes joues d'enfant". Mais l'euphorie ne dure pas. En fait, elle étouffe dans ce carcan de convenances médiocres. Elle n'a rien à dire à ces cadres "quinquas machistes avec chauffeur". Leurs assistantes sont encore pires : "La proximité du pouvoir rend vache, jaloux de ce qu'on ne possède jamais".

Autant fonder sa propre boîte, là où les choses se passent. Cap sur les States, tout schuss : "Aux États-Unis, on crée une entreprise comme on joue à la dinette". 265 dollars sur internet et, deux heures plus tard, l'administration acquiesce en vous souhaitant "bonne réussite".

D'un simple clic, Flore Vas-

se choisit, ils acceptent : sautes d'humeur, incohérences, dossiers refilets le vendredi soir. Surtout ne pas se laisser impressionner par leurs airs pressés et leur ton suffisant. Ce sont des copies conformes, des copies qu'on forme et que, donc, on déformera.

Dans cet univers cynique, devenu sa propre caricature, les rapports amoureux se trouvent réduits à leur plus simple expression. Course au fric, chacun pour soi, pas le temps de compter fleurette : "Bonjour, tu veux baiser ?"

Contrainte de jouer au "petit mec" pour survivre jour après jour, la fille de Haute-Savoie perd ses repères et ses illusions. Recherche tendresse, désespérément. Bientôt, la bulle Internet crève. Le marché s'effondre. On s'arrache les profs de yoga, consultants

magiques : "A New York, tout se rentabilise, même les crises". Flore serre les dents, elle reste. Après le 11 septembre 2001, elle ne pourra plus. Ce jour-là, à vingt blocs du World Trade Center en flammes, elle s'est fait photographier sur son balcon. Inconsciente, tout sourire... "la honte". Une page se tourne, cruellement : "C'en est fini de la mascarade, du rire qui se moque de tout, de l'ambition qui cache la déprime larvée". La Frenchie rentre au bercail, voyage encore un peu en *business class* puis tente de se "racheter une vertu" sur le sol afghan. En 2005, elle rejoint son ex-petit ami qui aide à reconstruire Kaboul. Ce qu'elle découvre sur place l'écoeure. L'humanitaire est devenu la nouvelle "bulle" où se précipitent les jeunes loups : "Bons petits du capitalisme, ils ont appris que relancer un pays, c'est créer des marchés. Enrichir la population, surtout s'enrichir soi..."

Cette fois, la boucle est bouclée. Revenue à son point de départ, l'Annécienne se pose enfin. Elle a retrouvé le goût du reblochon. Et compris l'essentiel : "Quand j'ai commencé à vouloir devenir riche, je suis devenue triste... Aller trop vite fait perdre un temps fou. Arriver, c'est mourir un peu. S'arrêter, c'est commencer à vivre". Dans un beau livre, tonique et sincère, elle racontera son aventure qui dit bien les désenchantements de toute une génération... Maintenant, Flore va beaucoup mieux. Elle a repris des joues et attend un enfant.

Gilles DEBERNARDI

(1) *Une fille dans la ville*, par Flore Vasseur, aux éditions des Équateurs. Le livre figure actuellement dans la liste des sélectionnés... pour le "prix de Flore". Normal, non ?

"Surtout, ne pas se laisser impressionner"

Le livre de Flore Vasseur est illustré, dans ses marges, de vignettes qui disent souvent l'essentiel. On y explique, par exemple, le concept de "l'entreprise 12 sur 20". Qu'est-ce que c'est ? Il suffit de lire.

"Un patron, c'est un homme qui rêve et a peur. Il

dort mal, se réveille souvent avec l'actionnaire qui hurle au téléphone. Alors, il s'entoure d'un management 12 sur 20. Des bons petits, juste un peu moins moyens que les autres, pas les plus intelligents, les plus dociles, installés au premier rang. Telle-ment honorés d'avoir été

choisis, ils acceptent : sautes d'humeur, incohérences, dossiers refilets le vendredi soir. Surtout ne pas se laisser impressionner par leurs airs pressés et leur ton suffisant. Ce sont des copies conformes, des copies qu'on forme et que, donc, on déformera.

PORTRAIT Une fille de Haute-Savoie "tout schuss" dans le capitalisme

Flore Vasseur, la désenchantée d'Amérique



À 33 ans, la blonde Annécienne fait une entrée remarquable dans la littérature : "Aller trop vite fait perdre un temps fou !". Photo G.D.